

# **Revolution française et troubles mentaux 1789-1799**

J.C. Sournia

## **Résumé**

*Les guerres et les bouleversements politiques ou sociaux sont-ils des facteurs de troubles mentaux ? Ce travail expose ce que nous pouvons en savoir pour la Révolution française (1789-1799). Les mémorialistes sont trop infidèles, qu'ils aient été opposants ou partisans. Nous n'avons pas de statistiques de morbidité ni de mortalité, ni de diagnostics précis, que ce soit dans les hôpitaux publics ou dans les maisons de santé privées. L'histoire clinique est évoquée de quelques délirantes mystiques ou politiques, et de quelques personnalités jacobines. Les aliénistes de l'époque n'ont pas constaté d'augmentation de la "folie": une révolution ne suffit sans doute pas pour créer la maladie mentale, mais elle peut la révéler.*

## **Summary**

*Are wars and political strife factors in the cause of mental diseases ? For instance what do we know about the French Revolution ? Contemporary writers of memoirs are untrustworthy, whether opponents or supporters. We have neither morbidity nor mortality statistics nor accurate diagnostics, for the patients in public hospitals or private mental homes. A few cases are described for some mystical or political lunatic women, and some Jacobin leaders. The "psychiatrists" of that time have not noticed any increasing of insanity: a revolution is not enough to provoke mental disease, but it may reveal it.*

On connaît de nombreuses histoires de la psychiatrie, généralement écrites par des psychiatres : elles racontent la révolution au cours des âges du regard que des hommes supposés instruits et sages, les médecins, ont porté sur des personnes jugées par la société comme anormales par leurs comportements et leurs raisonnements, parfois comme dangereuses. Ces histoires psychiatriques décrivent les interprétations et les classifications successives que les aliénistes ont données aux troubles mentaux pour aboutir à la nosologie moderne, inévitablement provisoire.

Une autre histoire, elle aussi abondante, est celle de l'attitude des groupes humains à l'égard de leurs membres réputés anormaux. Le rejet, l'internement, l'exclusion, l'indulgence, l'élimination physique, ont été souvent décrits, utilisés successivement ou conjointement par toutes les sociétés, de tous les temps et sur tous les continents.

Dans cette courte étude je me propose à l'occasion de la Révolution française de poser quelques questions mal résolues jusqu'ici : dans quelle mesure des événements socio-politiques violents peuvent-ils faciliter la manifestation de troubles mentaux, les révolutions au même titre que les guerres contribuent-elles à augmenter le nombre des aliénés, sont-elles des causes d'aliénation ?

### Difficultés historiques et nosologiques

Une première difficulté d'ordre historique vient des récits des événements que nous ont laissés les survivants. Ces histoires sont rarement neutres, car ou bien les auteurs ont été des opposants et ils peignent en noir chaque épisode et chaque animateur de la politique, ou bien ils ont été partisans et ils atténuent les méfaits et les conséquences fâcheuses des décisions révolutionnaires, ou bien ils ont été neutres et passifs, et veulent se le faire pardonner.

Ainsi aucun mémorialiste ne peut être cru sur parole, ses propos doivent être pesés selon son origine, sa caste, son attitude pendant la période visée, l'époque à laquelle il écrit et quel public il vise, etc. Cette prudence d'interprétation vaut, comme nous le verrons même pour des esprits estimables comme Pinel, Cabanis ou même Esquirol qui écrivait plusieurs décennies plus tard. Des personnages décrits comme sanguinaires par des émigrés sont peints avec indulgence par Michelet.

Nous ne pouvons pas savoir le nombre des personnes en France que leurs contemporains ont considérées comme aliénées, les données quantitatives pour cette période nous ferons toujours défaut. D'abord, tous les insensés n'étaient pas hospitalisés; quant à ceux qui étaient internés avant 1789 ou le furent ensuite, nous n'avons plus que quelques relevés hospitaliers. Or, on sait les difficultés financières que traversèrent pendant dix ans les établissements de bienfaisance, ils furent contraints à plusieurs reprises de libérer des pensionnaires. Avant que le Directoire n'entreprenne sa politique de rénovation, la Convention poursuivit jusqu'au bout son oeuvre anti-hospitalière, l'hospice de Charenton fut supprimé d'un trait de plume le 30 Juillet 1795.

Enfin j'ai naguère évoqué cette sorte d'hospitalisation clandestine qui avait lieu dans les

maisons de santé privées. Seuls les gens aisés pouvaient y avoir recours pour échapper aux dénonciations et à la guillotine; on y trouvait des mauvais sujets que les familles voulaient sanctionner, des filles rebelles au couvent ou à un mariage forcé, des infirmes et des vieillards impotents qui n'avaient plus de foyer, et aussi des aliénés, parfois même dangereux pour eux-mêmes et pour autrui. Ces maisons n'existaient que grâce à des contrôles de la police discrets ou stipendiés, et ne nous ont évidemment pas légué leurs registres d'entrées.

Nous reviendrons plus loin sur ce problème de quantification.

Une plus grande incertitude est d'ordre nosologique, quant au diagnostic à porter sur les malades dont les symptômes nous ont été rapportés. Notre sémiologie psychopathologique s'est beaucoup enrichie depuis deux cents ans, nous ne notons plus les mêmes détails que nos prédécesseurs sur les comportements, l'humeur, les attitudes, les discours, les activités de nos malades. Les dossiers qu'ils ont établis et publiés nous paraissent souvent incomplets. Leur terminologie et leur taxinomie nosologique ne sont plus les mêmes que les nôtres. Les difficultés historiques des diagnostics rétrospectifs sont particulièrement graves en matière de psychiatrie, et je m'y hasarderai d'autant moins que je ne suis pas expert en la matière.

### Cas cliniques

Les aliénés du temps nous ont laissé dans leurs ouvrages des études de cas très précis, l'intérêt ici est d'évoquer des malades pour lesquels les événements révolutionnaires leur ont permis des manifestations publiques facilement étiquetées.

Ce n'est pas un hasard si les chroniqueurs se sont montrés plus prolixes pour les femmes que les hommes, et parmi elles, les délirantes religieuses.

La doyenne a sans doute été Catherine Théot née en 1716. D'abord servante au couvent des Miriamionnes elle se distingua très jeune par ses macérations et la longueur de ses oraisons. Comme Catherine de Sienne elle s'imposait des périodes de jeûne et entendait des voix. Bientôt elle prêcha dans la rue, et provoquant des rassemblements qui troublaient l'ordre public, elle fit un court séjour à la Bastille, puis passa trois ans à l'hôpital. Libérée par la Révolution, elle devint la prêtresse d'une secte qui la considérait comme la mère de Dieu. Sous l'autorité d'un ancien chartreux député à la Constituante elle procédait à des cérémonies d'initiation et passait pour faire des miracles.

Pratiquement illettrée, on la convainquit que la Constitution civile du clergé était la meilleure voie pour le retour de l'Eglise au christianisme primitif. Elle entra en relation avec des conventionnels proches de Robespierre; la police lui attribua une lettre à Robespierre où sa mission était prédite par Ezéchiel, il était manifestement le Messie, le Verbe désiré. Elle eut encore le temps de multiplier les prophéties avant de mourir septuagénaire en prison en 1794.

Suzanne Labrousse était une périgourdine fascinée par l'image du Christ. Frappée par son indignité, elle fit dans son adolescence plusieurs tentatives de suicide. Puis elle entra dans un couvent où sa piété et sa prédication pour une nouvelle croisade en Terre Sainte impressionnèrent la hiérarchie catholique, intriguée cependant par ses masturbations fréquentes. Le même chartreux que pour Catherine Théot la convainquit de l'utilité de la constitution civile du clergé, et elle vint à Paris pour obtenir l'appui d'évêques constitutionnels. Plusieurs furent séduits par cette nouvelle Jeanne d'Arc. Elle entreprit des tournées de prédication dans le Midi, prophétisa, et en 1791 elle décida d'aller à Rome pour convaincre le pape.

Son voyage fut un triomphe, elle attirait les foules dans les églises, demandant la suppres-

sion de la noblesse, stigmatisant le luxe et les pouvoirs excessifs de la papauté. Aussitôt parvenue dans les Etats de l'Eglise, elle fut arrêtée, incarcérée à Bologne puis à Viterbe, enfin au château Saint-Ange à Rome, d'où les troupes françaises la libérèrent en 1798. Dans son délire hallucinatoire, elle avait d'abord été mystique comme sainte Thérèse, avant de devenir une visionnaire révolutionnaire, ce qui était plus pragmatique.

Elle mourut à Paris en 1821 dans l'obscurité, s'occupant d'alchimie, et toujours convaincue dans son délire de sa mission divine de réforme de l'Eglise.

Olympe de Gouges fut une excitée très éloignée de tout idéal religieux. Personnalité parisienne, intelligente, remuante, douée d'une imagination excessive, elle fit beaucoup parler d'elle et fut heureusement inoffensive. Mégalomane et peu instruite, dès le début de la Révolution elle écrivit des pamphlets contre tout le monde, des libellés littéraires, des poésies de type pré-romantique et mal versifiées, et surtout des pièces de théâtre. Comme celles-ci furent régulièrement refusées par la Comédie française, elle s'estima persécutée. Elle recevait beaucoup chez elle, dans son appartement peuplé de nombreux chiens, chats et oiseaux.

Elle joua un rôle politique modeste, elle n'était ni agressive ni dangereuse, elle acquit la célébrité parce qu'elle fut l'une des premières à défendre avec énergie l'égalité civique de la femme. Elle rédigea une "déclaration des droits de la femme et de la citoyenne" dont un article célèbre disait : "la femme ayant le droit de monter à l'échafaud doit avoir également celui de monter à la tribune". Payant cher cette insolence, elle ne monta jamais à une tribune, mais une fois à l'échafaud.

Rares furent les femmes atteintes de ce que la presse appelle "folie meurtrière". Des ouvrages hagiographiques ont été écrits sur le sacrifice de

Charlotte Corday : on a admiré sa résolution, son obstination et sa méticulosité dans ses préparatifs, l'ardeur de ses convictions politiques au service de la République, etc. Judith en tuant Holopherne a survécu, mais Charlotte Corday a eu de nombreux imitateurs pour les causes politiques les plus diverses, elle appartient au type des régicides et des terroristes suicidaires.

A son groupe mental appartient Aspasia Carlemigelli qui sous l'Ancien Régime avait été plusieurs fois internée. Pendant la Révolution elle fut successivement inquiétée pour son incivisme, puis ardente jacobine. Sous le Directoire elle participa à une émeute qui envahit la salle des Cinq-Cents sous le prétexte de la pénurie de vivres à Paris. Son but était de poignarder le directeur Boissy d'Anglas surnommé Boissy-famine; elle ne parvint pas jusqu'à lui, participa au massacre du député Feraud et lui coupa la tête, avant de perdre la sienne sous la guillotine.

Les chroniqueurs de cette fatale décennie nous ont laissé plusieurs portraits pittoresques de femmes qui ne sont nullement représentatifs de la pathologie mentale de l'époque, d'autant qu'ils sont tous imprégnés de misogynie, et cette série doit être terminée par l'évocation de Théroigne de Méricourt : d'abord la littérature sur elle est abondante et contradictoire, et surtout Esquirol nous en a laissé le dossier clinique.

Théroigne naquit à Méricourt au Luxembourg. Vouée précocement à la courtisanerie, son comportement à la fois immoral et délirant lui valut d'être emprisonnée, d'autant qu'elle avait pris part à une émeute à Liège. Visitée par l'empereur Léopold en inspection dans les Pays-Bas autrichiens, il fut séduit par son charme et sa brillante faconde, et la libéra. Attirée par la Révolution, elle participa à la marche sur Versailles en 1790. D'abord modérée à Paris, elle se passionna pour les Jacobins, et se rendit célèbre par son activité lors des massacres de septembre 1792; coiffée d'un bonnet rouge sur-

monté d'un drapeau tricolore, elle passe pour avoir coupé une tête avec un couteau de boucher. Elle reçut une fessée dans le Jardin des Tuileries de la part des femmes montagnardes parce qu'elle prenait la défense d'un député girondin que l'on maltraitait : elle avait été sauvée par Marat en personne. On la retrouve sous le Directoire internée à la Salpêtrière où Esquirol assiste à ses dernières années. Elle vit dans la cellule entièrement nue en toutes saisons, couchée sur son grabat, indifférente aux visites et au portrait que l'on fait d'elle. Elle parle seule, prononçant des phrases incoordonnées où des mots du vocabulaire révolutionnaire reviennent souvent. Elle meurt à 57 ans, Esquirol pratiquant son autopsie ne décèle aucune lésion digne de remarque.

L'analyse psychologique des hommes ayant exercé des responsabilités pourrait être plus intéressante pour les amateurs de révision de l'histoire : que se serait-il passé si tel personnage n'avait pas été là, et si tel autre avait été à sa place ? Une liste de ce genre pourrait être sans limite. Je ne saurais parler de Robespierre, révolutionnaire intransigeant, intègre, impitoyable, peut-être comparable aux grands réformateurs par sa religiosité, ces entraîneurs redoutables que toutes les religions ont connu dans l'histoire, aujourd'hui encore et sans doute demain. Inventeur de son propre Dieu, comment n'aurait-il pas aussi inventé la haine des futurs hérétiques ? On a beaucoup écrit sur Robespierre, et jamais on ne cessera de regretter les morts d'hommes que sa monomanie et sa paranoïa contagieuse ont entraînées.

D'autres conventionnels de la Terreur mériteraient des études psychologiques plus poussées, que leur rôle plus modeste a sans doute négligées : Marat, ce docteur en médecine par indulgence, ce faux savant tourné en dérision par les académies, ce pamphlétaire qui poussait au meurtre les individus et les assemblées, ce porteur d'une maladie de la peau éprouvante et incurable ?

Que penser de Fouquier-Tirville, ce bon père de famille, insomniaque et victime d'hallucinations terrifiantes ? De Carrier, cet homme pacifique, conventionnel indulgent, qui devient un massacreur sadique dès que, comme d'autres députés en mission, il devient chargé d'autorité avec des pouvoirs pratiquement discrétionnaires ? Les violents se réalisèrent, les faibles se défoulèrent. Que penser de Couthon, ce paraplégique sans doute par poliomyélite qui par vantardise transforme la cause de son infirmité en accident dû à un mari importun, et qui affiche sa vanité lorsqu'il remplace les porteurs de sa chaise par un fauteuil roulant ayant naguère appartenu à une tante royale ? Les exécutions qu'il ordonne sont pour lui la matérialisation de son nouveau trône.

A juste titre plusieurs historiens ont attribué ces changements de comportement non pas à des "privations temporaires de jugement", comme le dit notre code pénal, mais à un sentiment qui s'empare de la plupart des détenteurs de pouvoirs non issus de systèmes démocratiques, un sentiment qui est la peur. La peur d'être soupçonné de négligence par les pairs-complices, bénéficiaires de la même autorité discutable, la peur d'être privé d'avantages facilement révoqués, la peur d'être remplacé par un autre forcément moins digne, moins capable, moins intelligent, la peur de ne pas terminer l'oeuvre en cours et finalement la peur de mourir dont aucun homme ne peut s'affranchir, voilà le moteur qui depuis des millénaires a poussé aux extrêmes les plus violents et sanguinaires autocrates du monde, et poussera leurs inévitables successeurs. Serait-ce la passion d'agir et surtout de vivre poussée jusqu'à la folie ?

### Causalités

Au delà des anecdotes et des cas personnels la question importante est de savoir si les épisodes révolutionnaires ont pu jouer un rôle dans l'apparition de ces phénomènes mentaux, pathologiques ou non.

La Révolution a été marquée par une série de phénomènes propres à émouvoir les esprits apparemment les plus solides : les changements politiques et religieux, le remplacement des liens sociaux et des hiérarchies traditionnelles par la suspicion, la délation et la haine, la division et la dispersion des familles, l'effondrement des fortunes par les expropriations et la détérioration de la monnaie, autant de preuves de la disparition de cette sécurité institutionnelle dans laquelle avait vécu l'Ancien régime depuis mille ans.

Dans les périodes de crise les inquiétudes individuelles semblent se fondre dans les comportements collectifs, dans la psychologie des foules qui se traduisent toujours par la violence; ce phénomène est désormais bien étudié par la science cindynique moderne, que l'accident soit une épidémie brutale, une invasion inattendue, une guerre, un séisme ou une éruption, un siège, une famine. Les massacres des innocents expriment les passions combinées pour le sang et la luxure, les fessées des religieuses ou le viol des prostituées, le vandalisme des objets et monuments comme vestiges du passé, etc. La liste des manifestations de violence est indéfinie et leur histoire trop abondante pour être décrite.

Le mépris de la mort est un phénomène commun, pour soi-même et pour les autres pour les persécuteurs et les persécutés. Les victimes montent à l'échafaud sans révolte. Le docteur Sarre, médecin girondin, était déjà allongé sur la guillotine, mais le mécanisme fatal ne se déclenchait pas : il se leva, répara la machine, se recoucha et le couperet tomba.

Dans quelle mesure ces circonstances certes dramatiques mais si souvent répétées dans l'histoire de l'homme sont-elles les causes de déséquilibres mentaux brusques, ou ne sont-elles que des révélateurs pour des individus déjà prédisposés à ce type de ruptures ? Voilà une question de fond qui ne peut sans doute pas

recevoir de réponse, mais qu'en tout cas les aliénistes et les médecins ayant vécu la Révolution ne se sont pas posée. Ni Pinel ni Cabanis n'ont abordé le problème, peut-être se sentaient-ils trop concernés, peut-être ne voulaient-ils pas attirer l'attention sur la carrière estimable (pour Pinel) et les honneurs (pour Cabanis) que cette période troublée leur avaient rapportés. Ce thème aurait pourtant pu fournir un chapitre opportun au livre de Cabanis "Rapports du physique et du moral de l'homme" publié en 1824.

Esquirol était plus jeune au moment de la Révolution, il écrivait plus tard : il avait donc plus de recul lorsqu'il édita son livre de 1838 sur les "maladies mentales considérées sous les rapports médical, hygiénique et médico-légal". Cependant il ne présente aucune étude statistique qui aurait montré l'ampleur des phénomènes mentaux incriminés. Il pose la question clairement sans donner une réponse nette : "Y a-t-il plus de fous maintenant qu'autrefois ?".

A plusieurs reprises, il évoque une augmentation des suicides qui aurait suivi les confiscations pendant la Terreur, les événements de 1791 à Versailles, "les monomanies qui éclatèrent en grand nombre à la mort du roi et de son infortunée famille", mais il ne fournit qu'une donnée relative au peuplement de Charenton au moment où il écrit. Les "secousses politiques" étaient considérées comme une cause morale de démence, 8 cas peuvent leur être attribués, sur 40 hospitalisés. Par ailleurs, l'année 1830 a amené 13 admissions, l'année 1831, et l'année 1833 une seulement.

Finalement ses opinions sur le rôle de la Révolution sont ambiguës, et penchant plutôt sur le rôle de la prédisposition des aliénés. "Les idées de liberté et de réforme ont égaré bien des têtes en France" (p.43). Fidèle porte parole de sa société, Esquirol est partisan de l'ordre, pour des raisons médicales; il écrit en effet : "Le gouvernement républicain ou représentatif, en mettant plus en jeu toutes les passions, doit,

toutes choses égales d'ailleurs, être la plus favorable à la production de la folie" (p.52).

On peut prendre quelques phrases de lui comme conclusions de ce court exposé. Selon lui "le fanatisme politique et les maux qu'il a entraînés après lui ont fait éclater quelques folies; mais tous les médecins ont observé que, pendant qu'ils s'appesantissaient sur notre patrie avec plus de fureur, il y avait moins de maux de nerfs et moins de folies" (p.727).

En somme une Révolution ne suffit pas pour déterminer la folie, n'importe qui ne devient pas fou à l'occasion d'une révolution. "Les causes de l'aliénation mentale, prédisposantes et excitantes, physiques et morales n'agissent pas seules, mais elles se combinent à deux, trois, quatre, et exercent leur action tantôt avec lenteur, tantôt avec brusquerie" (p.683).

### Bibliographie

- Cabanes et L. Nass, "La névrose révolutionnaire". Sté française d'imprimerie et librairie, Paris, 1906.  
P.J.G. Cabanis, "Rapports du physique et du moral de l'homme. Paris, 1824.  
E. Esquirol, "Des maladies mentales considérées sous les rapports médical, hygiénique et médico-légal". Paris, Baillière, 1838, 3 vol.  
G. Le Bon, "La Révolution française et la psychologie des révolutions". Paris 1912, rééd. 1983.  
F.G. Murga, "Suzette Labrousse, 1747-1821 : étude d'un cas de psychose systématisée progressive à base hallucinatoire pendant la Révolution française". Paris, Jouve, 1914.  
P. Pinel, "Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale ou manie". Paris, 1801.  
J.C. Sournia, "La médecine révolutionnaire, 1789-1799". Paris, Payot, 1989.

### Biographie

*Professeur Jean-Charles Sournia, membre de l'Académie de Médecine et de l'Académie de Chirurgie. Président d'honneur de la Société française et de la Société Internationale d'Histoire de la Médecine.*